

# Revue germanique internationale

32 | 2020

La traduction en histoire et en histoire de l'art

---

## « Le sens de la lutte ». La *Breve storia della letteratura tedesca* de György Lukács en Italie (1945-1958)

MICHELE SISTO

Traduction de Michela Passini

p. 107-129

<https://doi.org/10.4000/rgi.2578>

---

### Résumés

Français English Deutsch

En 1945, la parution de l'ouvrage *Breve storia della letteratura tedesca dal settecento a oggi* de György Lukács marque un renouveau de l'historiographie de la littérature – non seulement allemande – à partir de l'esthétique marxiste. Sa traduction en italien, réalisée par le germaniste Cesare Cases et publiée par la maison d'édition Einaudi en 1956, sera ici étudiée comme une prise de position dans le champ littéraire italien, et notamment dans le débat sur le réalisme et sur le canon littéraire national. À l'aide d'outils d'analyse développés par Pierre Bourdieu, nous allons reconstituer les opérations de « sélection », « marquage » et « lecture » qui s'effectuent au sein de la maison d'édition, avec la participation de différents intellectuels liés au Parti communiste italien, dont Cesare Pavese, Delio Cantimori, Antonio Giolitti et Renato Solmi. Se dessinent ainsi le travail collectif et le « sens de la lutte » qui sont nécessaires pour faire exister une œuvre étrangère dans un contexte nouveau.

In 1945 Georg Lukács' *Sketch of a History of Recent German Literature* initiated a renewal of literary historiography based on a Marxist aesthetic. Its Italian translation, made by the Germanist Cesare Cases and issued by the publisher Giulio Einaudi in 1956, is considered here as a position-taking in the Italian literary field, in particular in the debate on realism and the revision of the national literary canon. According to Bourdieu's sociological approach the investigation is focused on the operations of "selecting", "labelling" and "reading" that took place within the publishing house, and involved a number of intellectuals near to the Italian Communist Party, such as Cesare

Pavese, Delio Cantimori, Antonio Giolitti and Renato Solmi. It thus shows the collective work and the “sense of struggle” that are necessary in order to make a foreign text exist in a new context.

Die 1945 von Georg Lukács veröffentlichte *Skizze einer Geschichte der neueren deutschen Literatur* leitete auf der Grundlage einer marxistischen Ästhetik eine Erneuerung der Literaturgeschichtsschreibung ein. Dessen italienische Übersetzung, die von dem Germanisten Cesare Cases angefertigt und 1956 vom Verlag Einaudi herausgegeben wurde, wird hier als eine Stellungnahme im literarischen Feld Italiens analysiert, namentlich in der Realismus-Debatte und in der Revision des nationalen Literaturkanons. Nach Bourdieus soziologischem Ansatz konzentriert sich die Untersuchung auf die Operationen der Auswahl (*sélection*), Markierung (*marquage*) und Interpretation (*lecture*), die innerhalb des Verlages stattfanden und an denen eine Reihe von Intellektuellen, die der Kommunistischen Partei Italiens nahestanden, wie Cesare Pavese, Delio Cantimori, Antonio Giolitti und Renato Solmi, beteiligt waren. Dabei werden die kollektive Arbeit und der „Kampfgeist“ sichtbar, die notwendig sind, um einen Text in einem neuen Kontext existieren zu lassen.

---

## Texte intégral

- 1 En 1945, à la fin de la guerre, György Lukács publie dans la revue soviétique *Internationale Literatur* deux longs articles : « Fortschritt und Reaktion in der deutschen Literatur » (Progrès et réaction dans la littérature allemande) et « Die deutsche Literatur im Zeitalter des Imperialismus » (La littérature allemande à l'époque de l'impérialisme<sup>1</sup>). Consacrés respectivement à la période qui va des Lumières à la chute de Bismarck (1888) et à celle qui s'ouvre sur la fondation de la *Freie Bühne* (1889) et la naissance de la littérature contemporaine et qui se poursuit jusqu'à l'époque pendant laquelle Lukács écrit, ces deux textes donnent à voir un projet unitaire et militant de relecture de l'histoire de la littérature allemande. L'enjeu était, d'une part, de combattre les tendances culturelles qui avaient conduit au national-socialisme et à la désintégration de l'Allemagne, de l'autre, de démontrer l'efficacité de l'outillage critique du marxisme dans le domaine de l'histoire littéraire. À l'inverse de l'idéalisme abstrait et souvent anhistorique de l'historiographie littéraire du début du xx<sup>e</sup> siècle, puissamment marquée par des pré-supposés élitistes, nationalistes et racistes<sup>2</sup>, Lukács propose dans ces deux textes une histoire sociale et politique de la littérature, axée sur l'idée, schématique au point d'en être provocatrice, du conflit entre « progrès » et « réaction ». Le progrès consiste en la lutte contre la « misère allemande », autrement dit contre la survivance de résidus féodaux et autoritaires dans un pays qui s'est modernisé sans modifier les rapports entre les classes, alors que la réaction s'incarne dans tout ce qui tend à les normaliser. Un tel conflit est analysé dans ses principales articulations dialectiques, tant dans le domaine des rapports sociaux que dans celui de l'esthétique, et ce pour faire ressortir les tendances démocratiques, rationalistes et universalistes d'une littérature ouverte aux échanges avec d'autres traditions modernes. Ainsi, à l'exaltation d'un romantisme mystique et régressif qui aurait ses représentants majeurs dans des auteurs comme Hölderlin, Novalis, Nietzsche ou Stefan George, Lukács oppose un canon réaliste et progressiste allant de Lessing à Thomas Mann, en passant par Goethe, Heine et Theodor Fontane.
- 2 La réédition de ces deux articles en deux petits volumes – parmi les premiers ouvrages publiés dans Berlin libéré – offre aux nouvelles générations une lecture qui se veut enthousiasmante dans l'atmosphère de désorientation intellectuelle qui caractérise l'époque de la fin du nazisme. À la demande de l'auteur, les deux textes sont ensuite réunis en un seul volume, d'abord paru en hongrois (1946), puis en français (traduit par le critique marxiste Lucien Golmann et par un très jeune Michel Butor pour l'éditeur Nagel en 1949), en japonais (1951) et en allemand (1953), sous le titre de *Skizze einer Geschichte der neueren deutschen Literatur (Brève histoire de la littérature allemande du xviii<sup>e</sup> siècle à nos jours)*.
- 3 La traduction italienne, réalisée par le critique marxiste Cesare Cases, paraît en 1956 sous le titre de *Breve storia della letteratura tedesca dal Settecento a oggi* chez l'éditeur Einaudi, alors étroitement lié au Parti Communiste italien. Sa publication sera essentielle

à la fois pour l'enseignement universitaire – on compte une douzaine de réimpressions et de rééditions jusqu'en 1992 – et pour l'écriture de l'histoire de la littérature, et pas seulement allemande. L'exemple que l'ouvrage de Lukács propose est en effet déterminant pour au moins deux des entreprises majeures de l'historiographie de la littérature réalisées en Italie au xx<sup>e</sup> siècle, toutes deux promues par Einaudi : la *Storia della letteratura tedesca* de Ladislao Mittner (4 volumes, 1964-1977) et la *Letteratura italiana Einaudi*, dirigée par Alberto Asor Rosa (16 volumes, 1982-2000). Aujourd'hui, le texte de Lukács continue de constituer une référence fondamentale pour les manuels universitaires<sup>3</sup>.

- 4 Mon article tente de reconstituer les circonstances dans lesquelles la *Breve storia* a été traduite en italien (pourquoi pendant ces années-là ? pourquoi chez Einaudi ? et pourquoi par Cesare Cases ?), la façon dont elle a été présentée au public italien (dans les paratextes, dans les comptes rendus), et les raisons du prestige dont elle a joui pendant des décennies. Pour analyser les « opérations sociales » dont le processus de traduction est fait, je me suis inspiré de la proposition méthodologique avancée par Pierre Bourdieu dans sa conférence « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », qui est primordiale dans l'affirmation d'un courant sociologique dans la recherche la plus récente sur l'histoire de la traduction<sup>4</sup>. Bourdieu remarque, entre autres :

Le sens et la fonction d'une œuvre étrangère sont déterminés au moins autant par le champ d'accueil que par le champ d'origine. Premièrement, parce que le sens et la fonction dans le champ originaire sont souvent complètement ignorés. Et aussi parce que le transfert d'un champ national à un autre se fait à travers une série d'opérations sociales : une opération de *sélection* (qu'est-ce qu'on traduit ? qu'est-ce qu'on publie ? qui traduit ? qui publie ?) ; une opération de *marquage* (d'un produit préalablement « dégriffé ») à travers la maison d'édition, la collection, le traducteur et le préfacier (qui présente l'œuvre en se l'appropriant et en l'annexant à sa propre vision et, en tout cas, à une problématique inscrite dans le champ d'accueil et qui ne fait que très rarement le travail de reconstruction du champ d'origine, d'abord parce que c'est beaucoup trop difficile) ; une opération de *lecture* enfin, les lecteurs appliquant à l'œuvre des catégories de perception et des problématiques qui sont le produit d'un champ de production différent<sup>5</sup>.

- 5 En suivant ces fils j'ai pu reconstituer une histoire complexe, dans laquelle sont impliquées de nombreuses figures de premier plan de l'histoire politique et culturelle de l'après-guerre en Italie, dont il convient d'indiquer rapidement la trajectoire. La maison d'édition Einaudi, fondée en 1933 à Turin par Giulio Einaudi (1912-1999), Cesare Pavese (1907-1950) et Leone Ginzburg (1909-1944), s'affirme de fait immédiatement comme une référence centrale pour les antifascistes et devient vite l'un des principaux pôles de la nouvelle culture républicaine, avec un catalogue qui comprend les œuvres de Gramsci, Gobetti, Marx et Luigi Sturzo (le fondateur de la Démocratie chrétienne), mais aussi Brecht, Proust, Sartre et Hemingway, Elsa Morante, Italo Calvino, Beppe Fenoglio et Primo Levi. Au sein de la maison d'édition Einaudi, chaque décision est le résultat d'un échange permanent entre les collaborateurs, documenté par des centaines de lettres qui constituent une source essentielle pour l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle en Italie. L'étude des Archives Einaudi, déposées auprès de l'Archivio di Stato de Turin, et notamment de la série « Correspondance avec des auteurs et collaborateurs italiens<sup>6</sup> », permet de montrer que la traduction de la *Breve storia* de Lukács est le résultat d'un travail collectif, dont l'enjeu était la légitimation non seulement de son auteur, mais du marxisme tout court, au sein du champ culturel italien, et notamment du champ littéraire.

## Sélection, ou individuation d'un auteur : genèse d'un intérêt spécifique pour Lukács

6 L'opération de « sélection » implique en premier lieu l'« individuation<sup>7</sup> » d'un auteur ou d'une œuvre, autrement dit le fait de leur reconnaître une valeur alors que, dans le champ d'arrivée, ils sont encore dépourvus de tout capital symbolique ou presque. Que s'est-il passé dans le cas de Lukács ? La première traduction italienne d'un de ses textes paraît en 1946 dans *Politecnico* (1945-1947), la revue littéraire la plus novatrice de l'après-guerre en Italie, liée au Parti communiste, qui jouissait alors d'un énorme prestige dû à son rôle de premier plan dans la Résistance, et publiée par Einaudi. Son directeur, l'écrivain Elio Vittorini (1908-1966), qui promouvait le dialogue entre le Parti et les autres tendances culturelles du pays, est loin d'être enthousiaste au sujet de ce texte de Lukács, comme du suivant, qu'il considère « terriblement sectaire et "à une seule dimension<sup>8</sup>" ». Cependant, entre l'été 1947 et janvier 1948, l'œuvre de Lukács est convoitée, à l'instar de celle de Kafka, Hemingway ou Proust, par les deux éditeurs les plus importants de l'époque : d'un côté Einaudi, petit éditeur d'élite qui, par la publication des *Lettere dal carcere* (1947) et des *Quaderni dal carcere* (1948-1951) d'Antonio Gramsci, se pose en tête de pont de la nouvelle culture engagée et ouvertement sympathisante du mouvement social-communiste ; de l'autre côté le colosse commercial d'Arnoldo Mondadori (1889-1971), maison d'édition fondée en 1919, qui a prospéré sous le fascisme, et qui s'efforce de se repositionner au sein de la nouvelle organisation du champ culturel de l'après-guerre en investissant les tendances principales de la culture de gauche. L'enjeu est à la fois politique et culturel : le capital symbolique de Lukács, dont l'œuvre circule surtout dans les pays du bloc soviétique, dépend en large partie de son adhésion entière et explicite au communisme ; le prestige dont ses travaux commencent à jouir même dans des milieux non-communistes leur garantit toutefois une reconnaissance intellectuelle indépendante de son appartenance politique. Devenir l'éditeur italien de Lukács est donc fondamental pour les stratégies de repositionnement tant d'Einaudi que de Mondadori.

7 Comme l'a montré Luisa Mangoni, qui a reconstitué avec une grande précision les vicissitudes qui ont conduit à la publication de l'œuvre de Lukács chez Einaudi, c'est Palmiro Togliatti (1893-1964), alors secrétaire du PCI, qui sert de médiateur entre Lukács d'une part, qui vivait à Budapest à l'époque, et d'autre part les deux éditeurs italiens qui s'efforcent de mettre la main sur les droits de publication de ses travaux, entre Turin et Milan<sup>9</sup>. De Rome, Togliatti est au centre d'une correspondance qui implique également Moscou. C'est la double nature du capital symbolique de Lukács qui fait que son importation en Italie est principalement due à des intellectuels antifascistes. Parmi ces derniers, il faut évoquer Alberto Mondadori (1901-1976), inscrit au Partito Socialista Italiano di Unità Proletaria (PSIUP), et qui dès la fin de la guerre s'efforce de démocratiser la maison d'édition fondée par son père et de l'ouvrir au débat politique et philosophique – absent jusqu'alors du catalogue de Mondadori – en initiant des projets de collections pour lesquels il sollicite la collaboration de différents auteurs de gauche. Un rôle de premier plan est joué dans cette entreprise par le philosophe Remo Cantoni (1914-1978) et par le plus important théoricien italien du roman, Giacomo Debenedetti (1901-1967), tous deux d'origine juive et frappés par les lois raciales fascistes : les deux sont inscrits au Parti communiste et entretiennent des rapports personnels avec Lukács<sup>10</sup>.

8 La présence d'intellectuels antifascistes est bien plus importante chez Einaudi, où leur action est plus explicite. La maison d'édition turinoise se différencie de Mondadori également par son organisation, fondée sur un modèle inédit, au moins en Italie, de collégialité démocratique. La ligne éditoriale est déterminée non seulement par l'éditeur et les rédacteurs, mais également par un ensemble de « conseillers », qui se réunissent tous les mercredis.

9 En font partie des auteurs venant de plusieurs disciplines et d'horizons politiques différents, dont la plupart avaient été résistants et militaient dans les principaux partis de gauche, du Parti communiste au Parti socialiste, en passant par le Partito d'Azione. L'œuvre de Lukács est alors examinée par l'éditeur Giulio Einaudi – dont le père Luigi est depuis mai 1948 le deuxième président de la République italienne –, par le directeur éditorial, l'écrivain Cesare Pavese, et par le directeur de la filiale romaine de la maison

d'édition, le critique littéraire Carlo Muscetta (1912-2004). Dans les pourparlers pour l'acquérir sont également impliqués l'historien Leo Valiani (1909-1999), député du Partito d'Azione à l'Assemblée constituante, l'historien Franco Venturi (1914-1994), responsable de la culture à l'Ambassade italienne de Moscou, le philosophe Felice Balbo (1913-1964), figure de proue du courant catholique au sein du PCI, l'historien Delio Cantimori (1904-1966), traducteur du premier livre du *Capital* de Marx pour les éditions du PCI, et Antonio Giolitti (1915-2010), petit-fils du ministre Giovanni Giolitti, lui aussi député à l'Assemblée constituante, à qui Togliatti avait confié le suivi des rapports du PCI avec les intellectuels.

10 Malgré les relations étroites qui lient alors le PCI et Einaudi, la décision du Parti de privilégier l'éditeur turinois pour la publication de l'œuvre de Lukács n'a rien d'anodin et s'inscrit dans une stratégie culturelle complexe. En effet, selon l'action éditoriale qu'il entend mener, le parti peut avoir recours à sa propre maison d'édition, Rinascita (Editori Riuniti à partir de 1953), ou à des éditeurs qu'il contrôle, comme Parenti ou la Cooperativa del libro popolare. Toutefois, il choisit souvent de s'appuyer sur des maisons indépendantes, comme Einaudi et Mondadori ou, plus tard, Feltrinelli et Il Saggiatore. Chacune d'entre elles se positionne dans une zone différente du champ et chacune est l'expression de tendances culturelles diverses. Ce dialogue avec les différentes formations intellectuelles du pays permet au Parti de présenter sa proposition culturelle comme universaliste, en évitant qu'on l'accuse d'être partial, et lui assure à la fois une influence plus générale et un capital symbolique plus solide. À l'automne 1947, lorsque les jeux sont encore ouverts et que Lukács écrit à Togliatti pour qu'il lui recommande un éditeur italien pour faire paraître la traduction d'un de ses livres sur la philosophie moderne<sup>11</sup>, Carlo Muscetta tente de favoriser Einaudi : « J'ai écrit moi-même la réponse, en effet, en disant à Lukács qu'Einaudi veut publier tout ce qu'il a écrit, que c'est un camarade du parti, et l'éditeur le plus souhaitable. Avec ça, j'ai peut-être réussi à parer le coup de Mondadori, dont le représentant semble être le petit Giacomo Debenedetti<sup>12</sup> ». On parvient enfin à un accord en janvier 1948. Mondadori obtient de faire paraître en premier un ouvrage de Lukács et, dans le cadre d'un éventuel projet d'*Œuvres complètes*, de rééditer les livres publiés par Einaudi. Ce dernier s'engage en revanche à sortir avant la fin de l'année *Saggi sul realismo*<sup>13</sup>, à publier dans le courant de 1949 *Il romanzo storico*<sup>14</sup> et à acheter éventuellement les droits d'un livre sur la « philosophie bourgeoise contemporaine<sup>15</sup> » que Lukács était en train de préparer : probablement *Die Zerstörung der Vernunft*<sup>16</sup>.

11 Le premier livre de Lukács qui voit le jour en Italie paraît ainsi chez Mondadori. *Goethe e il suo tempo* (*Goethe und seine Zeit*, 1947) est publié en 1949 dans la collection « Il pensiero critico » dirigée par Remo Cantoni. Il est traduit par Enrico Burich, originaire de Fiume – ville de frontière et multilingue – et de culture hongroise. Trois lettres accompagnent et présentent au public italien cette première traduction, en mettant en avant la dimension politique, antifasciste, de l'ouvrage. La première est une lettre d'Alberto Mondadori à Thomas Mann : Mondadori attribue à Mann, l'écrivain allemand le plus prestigieux et le plus progressiste du catalogue Mondadori, l'idée de faire traduire le *Goethe* de Lukács. La deuxième lettre est une courte réponse de Mann. La troisième est la lettre ouverte (1929) avec laquelle Mann demandait publiquement au chancelier autrichien Ignaz Seipel de retirer la décision d'expulsion à l'égard de Lukács. Mise en application, celle-ci aurait équivalu à une sentence de mort pour le philosophe, qui avait été ministre de la culture au sein du gouvernement révolutionnaire de Béla Kun.

12 La deuxième œuvre de Lukács à paraître en italien est publiée chez Einaudi. *Saggi sul realismo* voit le jour en 1950, au même moment que *Letteratura e vita nazionale* de Gramsci, dans la collection la plus importante de l'éditeur turinois, les « Saggi ». Fondée en 1937 et comprenant aujourd'hui plus de 1 000 titres, celle-ci est la collection la plus emblématique du profil culturel et idéologique de la maison d'édition, avec des écrits politiques et philosophiques, des textes de sociologie, économie, anthropologie, critique littéraire et cinématographique, mais surtout d'histoire (Huizinga, Trevelyan, Lefebvre, Bloch, Salvatorelli, Venturi) et de témoignage politique (Saint-Just, Saint-Simon, Benda, Cattaneo, Pisacane, Gobetti, jusqu'à *Le Christ s'est arrêté à Eboli* de Carlo Levi), souvent

sous forme d'autobiographie ou de journal, comme dans le cas des célèbres *Lettere de condannés à mort de la Résistance italienne* ou *Si c'est un homme* de Primo Levi.

- 13 La traduction est initialement confiée à Tibor Kardos (1908-1973), directeur de l'Académie hongroise à Rome, puis entièrement refaite par les frères Mario (1910-1982) et Angelo (1913-1977) Brelich. Né à Budapest d'une mère hongroise et d'un père italien, Mario Brelich est journaliste et correspondant en Hongrie jusqu'en 1946, alors qu'Angelo Brelich se forme avec Károly Kerényi comme historien des religions. Pour préparer la parution des *Saggi sul realismo*, Cesare Pavese en publie d'abord un extrait dans l'*Antologia Einaudi 1948*, qui sert de vitrine au riche catalogue de la maison d'édition. Il l'insère dans la section consacrée à la philosophie aux côtés de Marx et Gramsci, du Kojève de *La dialettica e l'idea della morte in Hegel* et du Mathiez de la *Reazione termidoriana*. Sa courte introduction le présente en ces termes aux lecteurs italiens :

La forte personnalité de Georg Lukács s'est formée dans les luttes du mouvement révolutionnaire des trente dernières années. C'est sans doute le plus important philosophe marxiste de nos jours, notamment dans le domaine de l'esthétique. Sa production, très vaste, commence maintenant à pénétrer dans le monde occidental. Le présent extrait est tiré de *Studi sul realismo in letteratura* [sic !], à paraître<sup>17</sup>.

- 14 Comme le remarque Mangoni, « par leur publication simultanée, si ce n'est par leurs contenus respectifs, les textes de Gramsci et de Lukács finissaient par s'enchevêtrer et l'un contribuait ainsi à amplifier la signification de l'autre. Les deux contribuaient à affirmer la centralité, pour la culture de gauche, du domaine de la littérature et de la critique littéraire<sup>18</sup> ».
- 15 L'analyse de l'ensemble des travaux de Lukács parus en Italie au cours des années 1950 montre qu'en réalité, le partage de son œuvre issu des pourparlers de 1947-1948 entre Einaudi et Mondadori n'était pas définitif. Si Mondadori ne publie pas d'autres volumes du philosophe hongrois, le Parti Communiste Italien en revanche intervient directement avec sa propre maison d'édition, Editori Riuniti (qui englobe en 1953 les éditions Rinascita), et, plus tard, d'autres volumes sortent également chez Feltrinelli, maison d'édition fondée en 1955 avec le soutien du Parti. C'est le signe que Lukács continue de constituer un excellent investissement pour acquérir du capital symbolique dans cette région du champ. Mais l'éditeur qui détient la plus grosse partie de la production de Lukács reste Einaudi, qui a dans son catalogue d'autres titres : *Il marxismo e la critica letteraria* et la *Breve storia* dans la collection « Saggi », ainsi que deux gros travaux de philosophie politique dans la prestigieuse série « Biblioteca di cultura filosofica » : *La distruzione della ragione* et *Il giovane Hegel*.

#### Œuvres de Lukács publiées en Italie entre 1945 et 1960

1949 *Goethe e il suo tempo*, Mondadori  
 1950 *Saggi sul realismo*, Einaudi  
 1953 *Il marxismo e la critica letteraria*, Einaudi  
 1954 *Il giovane Marx*, Editori Riuniti  
 1955 *La letteratura sovietica*, Editori Riuniti  
 1956 *Breve storia della letteratura tedesca*, Einaudi  
 1956 *Thomas Mann e la tragedia dell'arte moderna*, Feltrinelli  
 1957 *Contributi alla storia dell'estetica*, Feltrinelli  
 1957 *La lotta fra progresso e reazione nella cultura d'oggi*, Feltrinelli  
 1957 *Prolegomeni a un'estetica marxista*, Editori Riuniti  
 1957 *Il significato attuale del realismo critico*, Einaudi  
 1959 *La distruzione della ragione*, Einaudi  
 1959 *Il giovane Hegel e i problemi della società capitalistica*, Einaudi

- 16 Mais revenons au début de la décennie. Après la mort de Pavese, en 1950, ce sont surtout Delio Cantimori et Antonio Giolitti qui s'occupent de la question Lukács chez Einaudi. Pour des raisons différentes, les deux s'intéressent fortement à l'œuvre du philosophe hongrois. Pour Cantimori, elle représente un jalon essentiel dans le parcours, typique de la génération d'intellectuels italiens à laquelle il appartient, allant d'une

fascination initiale pour le premier fascisme à l'adhésion au communisme. Élève de Giuseppe Saitta – lui-même proche du philosophe officiel du régime fasciste, Giovanni Gentile – à la Scuola Normale Superiore de Pise, Cantimori obtient des bourses qui lui permettent d'effectuer plusieurs séjours d'étude à Bâle, Zurich, Salzburg, Vienne et Berlin entre 1931 et 1934. Il peut ainsi observer directement l'affirmation du national-socialisme. En 1940, il est élu à la chaire d'histoire moderne de la Scuola Normale. Il commence alors à se rapprocher du PCI, et entreprend en même temps des recherches sur les courants révolutionnaires de l'histoire italienne, qui paraîtront plus tard, notamment dans *Utopisti e riformatori italiani* (1943) et *Giacobini italiani* (1956). En 1942, Cantimori fait paraître chez Einaudi une édition commentée des *Discorsi parlamentari* de Camillo Benso di Cavour, et initie ainsi une collaboration régulière avec la maison d'édition, et notamment ses collections d'histoire. Son épouse, Emma Mezzomonti, est par ailleurs la traductrice du *Manifeste du Parti communiste* publié dans les « Saggi ».

17 Dans une lettre à Felice Balbo, Cantimori affirme avoir commencé très tôt à lire Lukács : « *Geschichte und Klassenbewusstsein*, je l'ai, mais je ne peux le montrer à personne ; il est tant bourré de remarques personnelles que j'y ai inscrites à différents moments (je l'ai acheté en 1933) que, vraiment, il est impossible de le montrer à qui que ce soit, exactement comme on ne montre pas non plus un journal intime<sup>19</sup> ». Ses avis sur les œuvres de Lukács qu'Einaudi lui demande d'expertiser sont toujours favorables, même s'il y émet quelques réserves. Pour lui, les livres les plus réussis de Lukács restent *Goethe et son temps*, *Le jeune Hegel* et *Histoire et conscience de classe*.

18 Antonio Giolitti est bien plus jeune lorsqu'il se rapproche du marxisme. Adolescent, il lit Marx, Trotski et Bernstein et voyage en Angleterre, en Allemagne et en France. Mais sans doute, ne lit-il Lukács qu'après la fin de la guerre lorsque, dans le cadre de ses responsabilités au sein du Parti, il commence à s'interroger sur l'influence du fascisme sur la culture et sur la distance entre les intellectuels et le peuple – distance qui, en Italie, serait à l'origine du caractère non populaire de la littérature. Ce sont les problèmes que Lukács avait abordés, pour le contexte allemand, dans sa *Breve storia*. Giolitti commence à collaborer avec Einaudi en 1942, comme traducteur d'œuvres de droit (Otto von Gierke, Julius Binder). Comme Cantimori, il écrit dans *Politecnico*, et c'est avec lui qu'il se charge de l'édition de *Il lavoro intellettuale come professione* de Max Weber (1948) et qu'il participe à l'élaboration des collections d'histoire économique, en plaidant pour la publication de *Civiltà e imperi del mediterraneo nell'età di Filippo II* (1953) de Fernand Braudel et du *Saggio sulla natura del commercio in generale* de Richard Cantillon (1955). En 1949, Giolitti sert d'intermédiaire entre Einaudi et le Parti Communiste Italien dans les échanges délicats qui mènent à la publication des *Quaderni* de Gramsci. C'est Giolitti qui se charge de prendre les avis des différents « conseillers » quant à la possibilité de faire paraître les œuvres de Lukács chez l'éditeur turinois :

J'ai le Lukács entre mes mains – lui écrit par exemple Felice Balbo à propos de la *Breve storia* : *Fortschritt und Reaktion in der deutschen Literatur* est un petit livre qui fait 120 pages en tout et qui traite notamment de l'époque des Lumières et du Romantisme allemand. Je ne sais pas si les études qu'il comporte sont tirées d'autres volumes. Si tel n'est pas le cas, je crois qu'il faut prendre très sérieusement en considération la possibilité de le publier, car il est clair que, comme il s'agit d'une analyse marxiste, l'ouvrage sera utile pour comprendre la question allemande dans sa globalité<sup>20</sup>.

19 Au début, ce sont surtout Giolitti et Cantimori qui, au sein d'Einaudi, s'intéressent à la *Breve storia*. Tous deux proposent de traduire *Fortschritt und Reaktion* en plus du volume sur *Marx und Engels als Literaturhistoriker*<sup>21</sup>. Mais en 1952, le projet est repris par un nouvel acteur, Renato Solmi, dont l'action sera décisive pour le « marquage » de la *Breve storia* et son positionnement dans le champ culturel italien.

## Marquage, ou positionnement d'une œuvre : la fabrique de la *Breve storia* (1950-1956)

20 Pour expliquer la publication de la *Breve storia della letteratura tedesca dal Settecento ad oggi* comme une prise de position dans le champ, et donc pour restituer la façon dont elle a été concrètement produite, il nous faut présenter deux nouveaux acteurs appartenant à une génération plus jeune : Renato Solmi (1927-2015) et Cesare Cases (1920-2005). C'est de leur amitié et de leurs échanges intellectuels que sont issus tant la *Breve storia* qu'un autre livre de Lukács, sans équivalent ni en Hongrie ni en Allemagne, un pur produit du champ italien : *Il marxismo e la critica letteraria*.

21 Solmi commence à travailler chez Einaudi à la fin de 1950 grâce à la recommandation de son père, l'écrivain antifasciste Sergio Solmi, proche de Giulio Einaudi et de son groupe dès 1933. Renato Solmi a alors 25 ans et a été l'élève du philosophe et sénateur communiste Antonio Banfi. Boursier de l'Institut Croce de Naples sous l'égide de l'historien Federico Chabod, il vient d'obtenir sa *laurea* en lettres classiques. C'est l'un des animateurs de la revue marxiste *Discussioni* (1950-1953), à laquelle collabore également Franco Fortini (1917-1994), qui sera l'un des principaux médiateurs italiens de Lukács. Bien que très jeune – il n'a même pas un loyer à son nom à l'époque, mais partage pendant un an une chambre avec Italo Calvino, responsable de la section littérature chez Einaudi –, il a déjà la force et la curiosité intellectuelle qui en feront, durant les années 1960, l'une des âmes de la « nouvelle gauche » italienne. Dès les premières réunions auxquelles il participe, il avance des propositions et lance la discussion, sans craindre de s'opposer aux figures les plus reconnues de la maison d'édition, auxquelles il voue par ailleurs une sincère admiration. Il se heurte ainsi à Cantimori, qui n'était pas favorable à la publication des *Minima moralia* de Theodor W. Adorno (traduit par Solmi et paru dans les « Saggi » en 1954), et à Giolitti, opposé à la traduction de *Où va le peuple américain ?* de Daniel Guérin (finalement refusé, car inconciliable avec la politique culturelle de Togliatti et du Parti Communiste). C'est grâce à Solmi que l'idée de recueillir en un seul volume les travaux de Lukács sur l'histoire de la littérature fait son chemin au sein de la rédaction. Dans les procès-verbaux du « conseil du mercredi » du 13 février 1952, on lit :

*Lukács* : Solmi fait référence à une lettre de Giolitti qui évoque la proposition de Cantimori et lui-même de faire paraître un volume comprenant *Marx et Engels historiens de la littérature* et *Progrès et réaction dans la littérature allemande*. Solmi trouve plus opportun de publier séparément le premier de ces deux ouvrages d'une part, et d'autre part le deuxième, accompagné par les autres écrits de Lukács sur la littérature allemande. [...] En ce qui concerne *Marx et Engels historiens de la littérature*, Einaudi souhaiterait publier ces textes, en guise d'introduction, dans le volume d'écrits de Marx et Engels sur l'art et la littérature, actuellement en préparation. Il en résulterait un ouvrage fort intéressant, qui permettrait une meilleure connaissance de l'esthétique marxiste. Le Conseil [...] est globalement favorable aux deux projets et attend pour se prononcer d'entendre les avis des conseillers externes<sup>22</sup>.

22 Les écrits de Marx et Engels sur la littérature avaient été confiés en 1950 à Mazzino Montinari (1928-1986), qui dirigera plus tard l'édition critique allemande des œuvres de Nietzsche, mais celui-ci ne rendit jamais de manuscrit achevé. Ainsi, les essais de Lukács réunis dans le volume *Karl Marx und Friedrich Engels als Literaturhistoriker* redevaient disponibles pour d'autres projets. Bien qu'il n'en reste pas de trace dans les procès-verbaux, il est très probable qu'à l'origine de ces projets il y ait Solmi avec Cesare Cases. Ce dernier commence alors un parcours qui le conduira à s'affirmer comme l'un des interprètes les plus reconnus de Lukács, ainsi que l'un des meilleurs germanistes italiens du xx<sup>e</sup> siècle.



- 23 Cases était issu d'une famille de la bourgeoisie juive assimilée. La promulgation des lois raciales en 1938 l'oblige à quitter l'Université. Il poursuit ses études de chimie à Lausanne, puis à Zurich. Après la chute de Mussolini, il s'inscrit à la Faculté des Lettres. Il lit alors, sur le conseil de Lucien Goldmann, *Geschichte und Klassenbewusstsein*, « un livre qui exaltait les intellectuels, car il semblait que le salut du genre humain dépendît d'eux, et que les destinées du monde se décidassent dans leurs disputes<sup>23</sup> ». Au sein de la Colonia Italiana, l'organisation des expatriés antifascistes, il rencontre Franco Fortini, avec qui il noue une amitié qui durera toute leur vie. Rentré à Milan, il termine ses études avec le germaniste Carlo Grünanger et obtient en 1946 sa *laurea* en esthétique sous la direction d'Antonio Banfi et Enzo Paci avec une thèse sur Ernst Jünger.
- 24 Il fait alors la connaissance de Solmi, lui aussi élève de Banfi, qu'il commence à fréquenter assidûment.

« C'était la première fois que je rencontrais une personne dont j'estimais l'intelligence et partageais les intérêts », avance-t-il dans son autobiographie, « et même si la différence d'âge aurait pu jouer en ma faveur, je le sentais supérieur, moins superficiel que moi. Quand il disait qu'il avait lu un livre – la *Phénoménologie de l'esprit* par exemple –, avec lui on pouvait être sûr à cent pour cent qu'il l'avait vraiment lu ; avec moi, le doute était légitime. J'étais sans doute trop souple, lui trop rigide<sup>24</sup>.

- 25 C'est une profonde amitié qui lie Cases à Solmi et qui les conduit à collaborer à maintes reprises, depuis l'époque de *Discussioni*, la revue de Solmi, jusqu'au moment – au moins – où celui-ci quitte Einaudi, en 1963. Nous verrons également que différentes traductions de Lukács entreprises par Cases peuvent être considérées comme le produit des rapports qui le lient à Solmi. Cases est en contact avec la maison d'édition turinoise dès le début des années 1950 : il a travaillé comme vendeur dans la librairie Einaudi de Milan et a adressé à l'éditeur un roman satirique sur le monde contemporain que Calvino, responsable de la section littérature, a courtoisement refusé. Solmi lui procure alors un travail qui devait s'avérer parfait pour lui, la traduction de *Marx und Engels als Literaturhistoriker*, à paraître dans une anthologie des écrits esthétiques de Lukács.
- 26 Le titre lui-même, *Il marxismo e la critica letteraria*, qui – on l'a dit – n'a d'équivalent ni en allemand ni en aucune autre langue, montre bien qu'il ne s'agit pas de la simple traduction en italien d'un livre existant. Ce nouveau livre a été « conçu par le traducteur avec l'accord de l'auteur », en rassemblant les études de Lukács qui « abordent directement la fonction de la littérature et de la critique », « les grandes questions générales qui se posent à l'écrivain et au critique au sein des sociétés capitaliste d'une part et socialiste de l'autre<sup>25</sup> ». Alors que la première partie comporte *L'Introduzione agli scritti di estetica di Marx e Engels*<sup>26</sup> et les quatre essais initialement compris dans *Karl Marx und Friedrich Engels als Literaturhistoriker*<sup>27</sup>, la seconde partie de l'ouvrage réunit ce que Cases considère « les textes les plus intéressants de Lukács sur la théorie de la littérature<sup>28</sup> » – un jugement que l'on peut encore partager. Il s'agit de *Narrare o descrivere?* (« Erzählen oder Beschreiben? », *Internationale Literatur*, 1936), *La fisionomia intellettuale dei personaggi artistici* (« Die intellektuelle Physiognomie der künstlerischen Gestalten », *Das Wort*, 1936), *Una discussione epistolare tra Anna Seghers e Georg Lukács* (« Ein Briefwechsel zwischen Anna Seghers und Georg Lukács », *Internationale Literatur*, 1939), et *Lo scrittore e il critico* (« Schriftsteller und Kritiker », *Internationale Literatur*, 1939).
- 27 Le contrat pour la traduction de ces textes est signé en mai 1952<sup>29</sup>, et le travail est déjà bien avancé en décembre, lorsque Solmi propose de confier à Cases la traduction de *Minima moralia* d'Adorno également<sup>30</sup>. La traduction est complétée et rendue à l'éditeur en mars 1953<sup>31</sup>. La préface à l'édition italienne, datée « Budapest, septembre 1952 » témoigne du rapport de collaboration entre Lukács et son traducteur<sup>32</sup>. *Il marxismo e la critica letteraria* paraît en septembre dans la collection « Saggi » et son lancement fait l'objet de soins attentifs. *L'Introduzione agli scritti di estetica di Marx e Engels* est publié en avant-première dans la prestigieuse revue littéraire marxiste *Nuovi argomenti*, dirigée par Alberto Carocci et Alberto Moravia, alors que Cases lui-même présente l'ouvrage dans

le bulletin d'information publié par Einaudi, le *Notiziario Einaudi*, qui, à cette époque, s'apparente à une vraie revue, dirigée par Calvino et publiant les articles d'intellectuels parmi les plus en vue sur la scène italienne.

- 28 C'est surtout Cases qui promeut un repositionnement de Lukács en opérant un glissement essentiel de l'historiographie de la littérature, où se situaient les ouvrages sur Goethe, Balzac ou Tolstoï, à la critique militante. Dans son article « Il pensiero estetico di Lukács », Cases insiste sur l'impact que les études du philosophe hongrois peuvent avoir sur les pratiques des écrivains et des critiques « dans le contexte de la littérature de notre temps », en se référant directement aux romanciers Alberto Moravia et Vasco Pratolini d'une part, et de l'autre aux critiques philosophes Remo Cantoni et Galvano Della Volpe :

Nous devons faire face à une série de dilemmes : raconter ou décrire ? C'est-à-dire, inscrire les vicissitudes humaines dans un récit qui en fera ressortir la valeur exemplaire, universelle, ou se limiter à enregistrer un ensemble d'observations accidentelles que l'on saisira de façon automatique, comme dans une photographie ? Et encore : esquisser des personnages qui ont une physionomie précise, des figures profondément individuelles dans leurs qualités et attitudes intellectuelles, et pourtant typiques de toute une condition humaine, ou bien renoncer à la dimension concrète du personnage et en faire un symbole indifférent ou un pâle fantôme, agité par des forces obscures qui le dépassent ? Et davantage : soigner l'organicité de la composition selon l'idée qui régit l'œuvre d'art, en lui imposant de s'inscrire dans un genre littéraire donné, ou confondre et annuler les limites des formes en repoussant comme « non poétique » tout travail de composition ? Selon que l'on choisit l'une ou l'autre voie on s'efforce d'atteindre les grands modèles du réalisme ou l'on s'abandonne aux tendances décadentes<sup>33</sup>.

- 29 Le nouvel entrant Cases, qui a déjà essayé de publier un roman satirique, utilise la théorie littéraire de Lukács pour positionner Lukács et en même temps se positionner lui-même dans le champ littéraire. Cases endosse ainsi le rôle du critique militant qui prend ses distances vis-à-vis des poétiques dominantes, encore liées, en Italie, à l'esthétique de Benedetto Croce et à la prose d'art, et il soutient en revanche les essais plus modernes de la littérature réaliste (qui coïncident avec ce qu'on a convenu d'appeler le *néo-réalisme* italien) : « L'esthétique de Croce (qu'on l'ait bien comprise ou pas, c'est une autre question) a fini par persuader les écrivains que la plus timide invitation à prendre conscience de leur propre œuvre équivaldrait à leur imposer une poétique semblable à celle du xv<sup>e</sup> siècle. Dans leurs têtes, il ne doit y avoir que des intuitions spontanées, non pas des concepts ou des pseudo-concepts ». Au contraire, les travaux de Lukács contribuent « à susciter un intérêt général pour les problèmes du réalisme dans le roman contemporain » et, plus globalement, à montrer comment « une fois que l'on a admis que l'artiste, au lieu de s'abandonner à une spontanéité absolue, doit expliciter à lui-même les raisons de son art, la collaboration entre artiste et critique devient possible et fructueuse<sup>34</sup> ».

- 30 Bien que *Il marxismo e la critica letteraria* soit le troisième livre de Lukács publié en Italie, c'est seulement avec sa parution qu'un véritable débat s'ouvre sur le philosophe et l'esthétique marxiste. Dès sa publication, *Goethe e il suo tempo* avait été durement critiqué par Croce, référence incontestée de l'esthétique et de la critique littéraire en Italie. En sentant le danger que la théorie de Lukács représentait, Croce avait liquidé « monsieur Lukács » comme « un excellent copieur de Marx<sup>35</sup> » ; les *Saggi sul realismo* n'avaient pas non plus rencontré d'accueil favorable. En revanche, le nouveau volume, bientôt épuisé et réimprimé, rencontre un vrai enthousiasme, dont témoigne par exemple une lettre d'Italo Calvino à Valentino Gerratana, directeur de Rinascita, les éditions du PCI, et collaborateur chez Einaudi : « Je vais te faire une annonce sensationnelle : à ma grande surprise, j'ai été terriblement impressionné par la lecture de Lukács, toutes mes idées esthétiques sont bouleversées, j'ai trouvé ce livre (et surtout la seconde partie) stimulant et clarificateur comme je ne l'aurais jamais imaginé, et je n'arrive plus à penser en dehors de ses propositions<sup>36</sup> ».

31 Je me suis longtemps arrêté sur *Il marxismo e la critica letteraria* car cet ouvrage constitue non seulement une sorte d'introduction théorique à la *Breve storia*, mais il participe du même projet éditorial. Une fois séparé du volume théorique projeté, c'est-à-dire de *Il marxismo e la critica letteraria*, *Fortschritt und Reaktion* peut être réuni à *Die deutsche Literatur im Zeitalter des Imperialismus*. On recompose ainsi, dans le respect de la volonté de l'auteur, *Skizze einer Geschichte der modernen deutschen Literatur*, qui paraît en Allemagne en 1953. La traduction, commencée en juin 1954, est rendue à Einaudi en avril 1955<sup>37</sup> et paraît en 1956 dans les « Saggi ». Elle s'inscrit ainsi dans un ensemble qui comprend entre autres le *Journal d'Anne Frank* (1953), *Minima moralia* d'Adorno (1954), *Il nazismo e lo sterminio degli Ebrei* de Léon Poliakov (1955) et *Mimesis* d'Erich Auerbach (1956), pour ne citer que les titres les plus importants. Le délai d'un an entre le rendu de la traduction et la parution en volume est probablement dû au souhait de faire coïncider la publication de *Il marxismo e la critica letteraria* avec un cycle de conférences que Lukács prononce à Rome, Florence, Milan et Turin, organisé par la maison d'édition en mars-avril 1956 sous l'impulsion de Solmi et Cases.

32 Ces années-là voient un investissement très important d'Einaudi dans l'œuvre de Lukács. C'est notamment Solmi qui soutient la publication des travaux du philosophe hongrois. En septembre 1954, il présente au conseil éditorial *Die Zerstörung der Vernunft*, « sans doute l'œuvre philosophique la plus significative apparue dans le champ marxiste de la libération à aujourd'hui<sup>38</sup> », et se prépare à traduire personnellement *Die Gegenwartsbedeutung des kritischen Realismus* (le texte de la conférence prononcée en Italie en 1956, et parue en 1957 sous le titre *Il significato attuale del realismo critico*) et l'imposante étude *Der junge Hegel. Über die Beziehungen von Dialektik und Ökonomie* (1948, *Il giovane Hegel e i problemi della società capitalistica*, 1959).

33 Comme pour *Il marxismo e la critica letteraria*, pour la *Breve storia* Cases et Solmi demandent à l'auteur une préface à l'édition italienne, qui paraît avec la date « Budapest, février 1956 ». Dans ce texte, Lukács s'efforce de situer sa tentative de révision de l'histoire de la littérature allemande ; celle-ci va de pair avec la remise en question de l'histoire de la philosophie qu'il avance dans *Die Zerstörung der Vernunft*, dans le cadre de la lutte antifasciste et anticapitaliste qui se poursuit en Allemagne et dans le monde. Le besoin de comprendre les origines culturelles de l'impérialisme allemand, écrit-il,

ne surgit pas de nos jours d'un simple intérêt d'ordre historique pour une meilleure connaissance du passé. Au contraire, cette interrogation historique détermine le destin du peuple allemand aujourd'hui. La chute du régime hitlérien nous oblige à poser de nouveau cette question et tout individu libre de préjugés et qui désire penser de façon rationnelle, doit voir clairement que la solution cherchée par Adenauer, par ses dirigeants et ses assistants, conduira nécessairement à une nouvelle guerre impérialiste et à une nouvelle catastrophe pour l'Allemagne [...]. Heureusement, les tendances qui s'opposent à la guerre, celles qui veulent résoudre la question de façon vraiment démocratique, vraiment progressiste, et donc durable, disposent aujourd'hui de moyens à la fois idéels et matériels bien différents de ceux dont disposait la gauche en 1848, et lorsqu'elle s'est opposée à Bismarck, Guillaume II et Hitler<sup>39</sup>.

34 Ici, comme dans d'autres textes de la même époque, Lukács évoque la nécessité du choix, et pose l'alternative entre l'Allemagne capitaliste d'Adenauer, qu'il considère comme l'héritière du philistinisme réactionnaire allemand, et l'Allemagne socialiste d'Ulbricht, qui reprendrait et poursuivrait la tradition progressiste au sein de la culture allemande. Ce sont deux pays et deux situations dont Cases et Solmi ont une expérience directe. Pendant l'été 1954, les deux visitent ensemble la République fédérale, et ils en écrivent des critiques sévères<sup>40</sup>. En 1955, Cases est invité par le germaniste Hans Mayer en RDA et y passe l'automne et l'hiver 1956-1957 : son impression est alors plus favorable, bien qu'il condamne la répression des mouvements intellectuels les plus progressistes<sup>41</sup>.

35 La fascination pour l'historiographie militante de Lukács s'explique entre autres par ce pathos de la lutte, pour lequel l'enjeu du débat littéraire et philosophique n'est rien de

moins que le destin des peuples, et finalement de l'humanité. Cette croyance, alors largement répandue parmi les jeunes intellectuels antifascistes, joue encore aujourd'hui un rôle dans la légitimation, au moins subjective, d'une grande partie des études littéraires, même si ce n'est pas nécessairement dans une perspective marxiste, et dans une vision des rapports entre culture et politique moins mécanique que celle des années 1950. Mais, à l'époque, Cases et Solmi, et bien d'autres intellectuels, se jugeaient directement sollicités par des textes comme la préface de Lukács à la *Breve storia* : « À l'étranger, comme en Italie, on méconnaît souvent la lutte héroïque que d'éminents poètes allemands ont menée et mènent encore aujourd'hui pour refaire leur pays, pour le remettre dans la bonne voie. Le présent ouvrage entend avant tout décrire cette lutte<sup>42</sup> ».

36 La maison d'édition Einaudi devient, dans le courant des années 1950, le plus prestigieux pôle de ce type de position au sein du champ culturel italien. Ceci lui permet d'acquérir un capital symbolique qui la met en compétition directe avec des éditeurs plus anciens et reconnus – des plus littéraires, comme Vallecchi ou Bompiani, aux plus commerciaux, comme Mondadori ou Rizzoli – jusqu'à menacer la prééminence de Laterza, la maison d'édition de Benedetto Croce, qui domine alors les champs de la philosophie et de l'histoire. Si, dans un premier temps, ses liens avec les partis antifascistes sont essentiels à l'accumulation de ce capital, qui a donc une forte composante hétéronome, Einaudi parvient, à l'opposé des éditeurs les plus explicitement politisés (tant à gauche, comme Editori Riuniti, qu'à droite, comme Longanesi), à garder son autonomie, en s'assurant une part considérable de capital spécifique dans les champs littéraire, philosophique, anthropologique et scientifique. En 1956, sa prise de position contre l'intervention soviétique en Hongrie marque une rupture nette avec le PCI, rupture qui, d'une part, fait perdre à la maison d'édition l'appui précieux du parti, mais qui, d'autre part, confirme et rend explicite son autonomie, en augmentant ainsi son prestige. La décision de poursuivre la publication des œuvres de Lukács, que les Soviétiques avaient arrêté et déporté en Roumanie, rend manifeste son éloignement du Parti. Cette trajectoire a l'effet paradoxal de créer une nouvelle position dans l'espace des possibles, ce qui permet à Einaudi, grâce précisément à cette autonomie durement acquise et conservée, de jouer un rôle sans précédent dans le champ du pouvoir : autour de mai 68, la maison d'édition s'affirme ainsi comme l'un des *think tank* de la nouvelle gauche italienne. Les plus intéressants parmi les nouveaux entrants de la décennie 1955-1965, comme les éditeurs Feltrinelli, Il Saggiatore et Adelphi, creusent avec succès le même sillon et en tirent des avantages importants en termes de capital symbolique. Ils contribuent ainsi à accroître celui de leur chef de file, Einaudi, qui, après plus d'un demi-siècle, reste la maison d'édition la plus prestigieuse en Italie<sup>43</sup>.

## Lecture, ou reproduction d'un geste : la méthode de Lukács et la littérature italienne (1956-1958)

37 C'est Solmi qui accomplit le premier « acte de lecture » de la *Breve storia*, car il est très probablement l'auteur de la fiche bibliographique qui, chez Einaudi, accompagne le texte. La fiche, succincte et aux accents militants, situe sans réserve l'œuvre de Lukács dans le domaine de l'historiographie de la littérature et salue la supériorité de sa méthode :

Pour la première fois, on a ici une synthèse complète de l'histoire d'une littérature nationale, et elle est si savante et bien construite dans sa concision qu'après l'avoir lue, les histoires de la littérature dont on a l'habitude semblent des résumés ou de simples compilations. (Et d'autre part, l'ouvrage de Lukács n'est pas non plus un essai, si l'on entend par essai un texte qui, au contraire d'une « histoire », présente un point de vue partiel et forcément subjectif, lié à un intérêt ou à un angle d'attaque précis. Non, il s'agit vraiment d'une « histoire » et, comme on pourrait s'en douter,

du seul type d'histoire qui mérite ce nom...). Ainsi, l'importance du livre de Lukács dépasse le domaine de la littérature allemande pour investir, directement ou indirectement, la conception générale de la littérature et de l'histoire de la littérature<sup>44</sup>.

38 Dans l'article qui présente la *Breve storia* dans le *Notiziario Einaudi*, Cases reprend et approfondit cette piste, en reconstituant le contexte historiographique au sein duquel Lukács se positionne : « Le fait que Lukács écrit en tant que marxiste le différencie clairement de la tradition historiographique précédente. Il faut toutefois distinguer entre l'historiographie de l'époque de l'impérialisme [Gundolf, Nadler, cités plus bas] et l'historiographie libérale (Gervinus, Hettner, Haym) et socialiste (Mehring). La position de Lukács n'est pas la même que celle de ces derniers, il est bien plus radical que le même Mehring<sup>45</sup> ». Bien plus, la méthode de Lukács représente « la réponse la plus organique à l'historiographie réactionnaire », contre laquelle il n'a même pas besoin de se battre ouvertement, puisqu'il « démontre son infériorité non pas du point de vue de la concurrence académique, mais de celui de la justice historique<sup>46</sup> ». Mais voyons de plus près quelle est la vision de l'histoire de la littérature à laquelle Lukács s'oppose, selon Cases :

On sait que le *leitmotiv* d'une telle historiographie réactionnaire, qui est dominante encore aujourd'hui en Allemagne, est une conception anthropologique selon laquelle l'histoire de la littérature serait le champ de bataille sur lequel s'affrontent deux forces opposées : le rationnel et l'irrationnel, l'intelligence et le sentiment et les instincts, auxquels correspondent, sur le plan de la politique, le cosmopolitisme et le nationalisme. *L'Histoire de la littérature allemande* du docteur E. Brenner, un manuel très répandu dans les écoles allemandes, qui en 1952 avait déjà été tiré à 131 000 exemplaires, offre à l'écolier mal informé un petit schéma qui lui permet d'embrasser d'un seul coup d'œil les magnifiques et réactionnaires développements de la littérature allemande selon une telle conception binaire. Pour la période qui nous intéresse, la courbe de la raison et du cosmopolitisme présente deux sommets, vers 1790 (classicisme) et en 1900 ; celle de l'irrationnel et du nationalisme culmine en 1815 (romantisme) et en 1940. [...] Remarquez que tout rationalisme est ici par définition « asocial » et, de la même façon, tout nationalisme est un national-socialisme<sup>47</sup> [...].

39 Si l'on fait abstraction de la superposition plus récente entre nationalisme et nazisme, le schème proposé ici par Cases domine l'historiographie allemande du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette vision de l'histoire littéraire est par ailleurs importée par l'historiographie de la littérature allemande produite hors d'Allemagne. Par exemple, en Italie, cette importation est évidente dans les deux manuels les plus répandus de l'après-guerre, ceux de Giovanni Vittorio Amoretti e de Rodolfo Bottachiari<sup>48</sup>. Elle survit, encore aujourd'hui, sinon dans les ouvrages à destination d'un public universitaire, dans les manuels pour les lycées. Le lieu commun qui oppose le *Sturm und Drang* aux Lumières comme l'on oppose le sentiment et la raison, ou l'idée selon laquelle le romantisme dépasserait le rationalisme des Lumières toujours au nom du « sentiment », ont la peau dure. Cases affirme que le principal mérite de la *Breve storia* est précisément de démolir un tel schéma abstrait et psychologisant – « anthropologique » comme il l'écrit. Lukács le remplace par un autre type d'opposition binaire, celle de la lutte entre progrès et réaction, qui aurait l'avantage d'être profondément enracinée dans l'histoire sociale et politique de l'Allemagne et de l'Europe. La comparaison se fait la plupart du temps avec la France qui, avec les révolutions de 1789 et 1848 pose des jalons en termes de progrès de la démocratie par rapport auxquels tous les autres pays, et leurs écrivains, sont tenus de se positionner. Lukács montrerait ainsi que « le *Sturm und Drang* n'est rien d'autre qu'une phase particulière des Lumières », et donc un mouvement progressiste au sein de l'histoire littéraire allemande, alors que « le romantisme est une *réponse* (et une réponse qui, en Allemagne, est réactionnaire) à la Révolution française<sup>49</sup> », et ainsi de suite.

40 Ce n'est pas le lieu de résumer ici les thèses de Lukács, dont nous avons déjà souligné en introduction l'importance pour l'historiographie littéraire de la seconde moitié du

xxe siècle, à la fois en Allemagne et en Italie. Il convient en revanche d'analyser comment la *Breve storia* est lue, dans l'Italie des années 1950, même en dehors du cercle d'Einaudi, et comment la méthode qu'elle illustre est appliquée à la critique et à l'historiographie littéraire italiennes. Bien que sa publication dépende clairement de certains facteurs politiques, il est impossible de saisir son vrai sens si on ne la situe pas d'abord dans le champ *littéraire*, avant de regarder le champ politique ou historiographique.

- 41 Pour ce faire, il est intéressant de suivre la trajectoire de Cases qui, entre 1953 et 1958, entre dans le champ comme critique militant. À ce propos, il faut rappeler que sa carrière universitaire commence seulement en 1959 et qu'avant cette date, Cases enseigne dans les lycées et commence à se faire une réputation comme traducteur de Lukács et par les articles qu'il publie dans *Società* et *Il contemporaneo*, les principales revues politiques et littéraires du PCI. Et il convient de noter qu'en prenant la posture et en appliquant la méthode de Lukács, Cases ne s'exprime pas seulement comme germaniste, mais avant tout comme théoricien de la littérature, alors qu'il écrit sur la littérature italienne, et notamment sur les contemporains. Comme on l'a vu pour la publication de *Il marxismo e la critica letteraria*, l'enjeu est, pendant ces années charnières, la possibilité de déterminer l'orientation de la production littéraire italienne contemporaine. Le critique, écrira-t-il plus tard,

se sentait alors appelé à ouvrir les voies de l'avenir, à démolir certains monuments et à en relever et couronner d'autres. C'est une opération douteuse, mais elle avait l'avantage de nous obliger à un engagement qui avant d'être politique, était moral. Lukács exagérait certainement la « responsabilité de l'intellectuel » et cela trouvait son origine dans une forme de mauvaise conscience quant aux fins pour lesquels il invoquait une telle responsabilité. Toutefois, c'est une bonne chose que l'homme en général, et non seulement l'intellectuel, se sente responsable de quelque chose qui dépasse la nécessité de se procurer de la nourriture pour ses petits, jusqu'à ce que l'on abatte l'arbre sur lequel il a fait son nid. Aujourd'hui, parmi les intellectuels de gauche, seul Franco Fortini et quelques autres semblent se souvenir de cette maxime bien vraie : « *omnis determinatio est negatio* », et c'est seulement en choisissant et en éliminant que l'homme se définit. Il y a toujours le risque de se tromper, mais il est moins grave que celui de se perdre dans la mare d'une acceptation universelle<sup>50</sup>.

- 42 Cet extrait date de 1985. Mais la maxime de Spinoza « *omnis determinatio est negatio* », selon laquelle toute chose qui existe est la négation de quelque chose d'autre, se trouve déjà dans un article de Cases sur l'Allemagne d'Adenauer, paru en 1954<sup>51</sup>. Elle n'y apparaît que comme une note rapide – à propos toutefois des camps de concentration auxquels Cases avait échappé en se réfugiant en Suisse –, mais sa présence indique que le jeune critique s'est approprié le sens de la lutte qui sous-tend la *Breve storia* et les autres textes du philosophe hongrois. Cases le traduit dans un appel au choix et l'inscrit dans une série de binômes contrastifs qui s'apparentent à ceux proposés par Lukács.

- 43 Dans ses écrits de ces années-là, Cases retouche, corrige ou réécrit en quelques lignes l'une ou l'autre page de l'histoire littéraire italienne et européenne, comme si un exemplaire de la *Breve storia* était toujours ouvert à côté de sa machine à écrire. En recontextualisant chaque œuvre, il l'évalue par rapport à son positionnement « progressiste » ou « passéiste ». En ce qui concerne l'Allemagne, à la ligne de la « réaction » (Stifter – Nietzsche – Rilke – Gottfried Benn), dominante dans l'historiographie produite en RFA, Cases oppose une ligne du « progrès » qui mène des Lumières au réalisme, en passant par Lessing – Goethe – Heine – Thomas Mann et en incluant des auteurs excentriques par rapport au canon alors en vigueur, tels Gottfried Keller, Theodor Fontane et Karl Kraus. La littérature italienne est également soumise à un travail de relecture analogue, bien que plus fragmenté et ponctuel. Cases s'appuie surtout sur l'œuvre de Francesco De Sanctis, dont la *Storia della letteratura italiana* (1870), qu'Einaudi est alors en train de republier dans la collection « *Opera omnia* », est elle aussi, selon Cases, « une histoire engagée, une histoire du progrès et de la réaction<sup>52</sup> », comme il l'écrit dans sa présentation de l'œuvre de Lukács.

44 En Italie, le champ littéraire est marqué, pendant les années 1950, par le débat sur le réalisme, dont la configuration est liée aux prises de position de nombreux acteurs, qui défendent des intérêts spécifiques. Ce sont d'abord des écrivains comme Moravia, Pavese et Calvino qui se présentent comme « réalistes » ou « néoréalistes » pour s'opposer à l'hégémonie de la littérature « pure », qui s'était affirmée sous le Fascisme (Emilio Cecchi pour la prose ou l'hermétisme d'Ungaretti en poésie). Il s'agit d'un mouvement international qui a sa figure de proue en France – le Sartre des *Temps modernes* – et dont le représentant majeur en Italie est Vittorini, avec sa revue *Politecnico*. Pour se donner une légitimité, les réalistes italiens s'appuient, pour une partie de leur carrière au moins, sur des formations culturellement prestigieuses comme les partis communiste et socialiste, qui promeuvent une littérature « engagée », capable d'assumer sa propre responsabilité sociale, et souvent associée à une poétique réaliste d'importation soviétique, liée aux campagnes de Jdanov et Staline. Un champ de tensions naît ainsi, dans lequel l'enjeu principal est la définition même de « réalisme » : alors que les auteurs de la nouvelle génération relèvent le défi d'un réalisme qui se veut politique dans le choix des thèmes et expérimental dans la forme, leurs concurrents plus âgés et consacrés, se sentant menacés, tendent à condamner toute tentative d'écriture réaliste comme le résultat d'une instrumentalisation de l'art, liée à des poétiques naturalistes forcément dépassées. De leur côté, les intellectuels affiliés au Parti Communiste italien s'efforcent de légitimer le « réalisme socialiste » en montrant comment celui-ci s'articule avec le patrimoine littéraire national, alors que des universitaires, comme Luigi Russo ou Natalino Sapegno, se bornent à relever une volonté partagée de restituer le réel, et tracent une autre généalogie, de matrice hégélienne, qui relie Manzoni et Verga à leurs héritiers contemporains<sup>53</sup>. Des œuvres comme *Mensonge et sortilège* d'Elsa Morante (1948), *Metello* de Vasco Pratolini (1955), *Le baron perché* d'Italo Calvino (1956) ou *La ciociara* d'Alberto Moravia (1957) s'inscrivent dans ce champ de tensions et suscitent d'intenses polémiques. Cases prend position dans ces débats en abordant le problème du réalisme à travers la théorie de la littérature de Lukács, un instrument nouveau et bien plus précis que ceux qui formaient alors la boîte à outils de la critique littéraire italienne. Ainsi, même si sa position coïncide souvent avec celle des intellectuels du PCI et des universitaires que l'on vient de citer, ses arguments inédits, et le prestige dont Lukács commence à jouir, lui assurent une autorité tout à fait inhabituelle pour un critique débutant.

45 Dans la refonte du canon italien qu'il opère, il met en avant des auteurs comme Teofilo Folengo, qui « faisait la satire du monde féodal en décomposition et minait de l'intérieur la langue d'expression de ce monde, le latin<sup>54</sup> », ou l'abbé Galiani, dont la correspondance s'inscrit parfaitement « dans la littérature française pré-révolutionnaire qui conserve un caractère actuel et universel<sup>55</sup> ». Le catholique Manzoni est relu par Cases, de façon très provocatrice pour ces années, dans une perspective progressiste : son paternalisme est « tellement animé par une soif de justice et une horreur de l'oppression, qu'il n'est pas seulement démocratique, mais vraiment révolutionnaire<sup>56</sup> ». Alors qu'il n'attribue qu'une importance très marginale au futurisme, il reconnaît à la revue *La Voce* de Prezzolini le mérite d'avoir élaboré « une vision du monde italienne, traduite, recousue et pastichée autant que l'on veut, mais une vision du monde quand même<sup>57</sup> ». Chaque œuvre est jugée à l'aune des problèmes spécifiques de son temps, pour le degré de connaissance qu'elle en produit et les solutions qu'elle présente. Ainsi, ses passages les plus réussis semblent tirés d'une version italienne de la *Breve storia*, dans laquelle Elsa Morante, Carlo Levi et Vasco Pratolini se situent du côté du progrès, alors que Beppe Fenoglio, Italo Calvino et Dino Buzzati de celui de la réaction<sup>58</sup>.

46 Tout comme Lukács reconnaît en Kafka « le grand maître de la décadence<sup>59</sup> », chef de file malgré lui d'une littérature de la mystification, qui « n'a pas compris » que l'impossibilité de comprendre le monde n'est pas une donnée universelle de la condition humaine, mais qu'elle est liée à « l'irrationalité qui recouvre le mécanisme du capitalisme monopolistique<sup>60</sup> », Cases pense que le « maître » le plus dangereux pour la littérature italienne est Carlo Emilio Gadda. Cases publie une critique très sévère de son roman, *Quer*

*pasticcaccio brutto de via Merulana* (1957), salué par des critiques influents comme Gianfranco Contini, par les écrivains de la néo-avant-garde et par le public. La sienne n'est pas la seule critique négative, mais c'est certainement la plus influente. La théorie du « gnommero » avancée par Gadda, l'idée d'un labyrinthe de causes primaires et secondaires dans lesquels la vérité finit nécessairement par se perdre, est exemplaire de la problématique décadente de l'impossibilité de connaître le réel. Derrière les déformations qu'il fait subir à la langue, et qui constituent le chiffre stylistique de l'écriture de Gadda, se cache selon Cases un manque de confiance dans la possibilité d'affronter les problèmes de la nation. Animé par une vraie horreur du mécanisme inhumain du capitalisme, qui se manifeste, dans une ville comme Milan, « *nella sua nuda estroversione* », Gadda se réfugie dans « l'indistinction romaine », là où subsiste au moins « la possibilité de vivre ». Mais une telle solution est en réalité une forme de régression, au sens littéral d'un mouvement en arrière vers « le Sexe, la Mort et la Tribu<sup>61</sup> », vers le chaos et le néant. Le jugement politique que Cases porte sur l'œuvre de Gadda, en l'inscrivant dans le courant européen de l'antifascisme de droite, aux côtés d'auteurs comme Ernst Jünger, coïncide avec son jugement esthétique, qui voit ses choix stylistiques le conduire dans une impasse.

## Conclusion. L'espace des possibles et le sens de la lutte

- 47 En prenant la réflexion de Pierre Bourdieu sur les conditions sociales de la circulation internationale des idées comme une piste de recherche, j'ai essayé de faire ressortir, à partir de l'exemple de la *Breve storia*, les problèmes généraux qu'une sociologie historique de la traduction peut contribuer à clarifier, et qui dépassent de beaucoup la transposition interlinguistique d'un texte.
- 48 Celui de la « sélection », ou de l'« individuation », est un problème dont les études sur la traduction s'occupent rarement, car elles se concentrent plutôt sur les cas de censure, alors que l'individuation manquée – c'est-à-dire l'absence d'intérêt pour la possibilité de traduire – est bien plus fréquente. Si l'on fait abstraction des auteurs traduits pour des raisons simplement commerciales, le processus d'individuation ne peut être que spécifique (et donc concerner un certain secteur de la culture du pays d'arrivée, doté parfois de l'autonomie d'un champ) et collectif (au sein d'un petit groupe d'acteurs qui partagent un fort intérêt pour l'auteur à traduire). Dans le cas de Lukács, ce processus implique un certain nombre d'intellectuels liés à la fois à la gauche marxiste (PCI, PSI, PSIUP) et à l'édition indépendante (Einaudi, Mondadori, Feltrinelli). Sans l'intégration de ces deux formes de capital (politique et spécifique), la légitimation de Lukács aurait été plus précaire et moins durable. On aurait alors probablement eu un Lukács « de parti », publié seulement par les Editori Riuniti, les éditions du PCI ; ou alors un Lukács très marginal – ce qui lui arrive finalement aujourd'hui, après la perte de capital symbolique des mouvements de gauche pendant les années 1980<sup>62</sup>.
- 49 Le « marquage » implique non seulement une transposition interlinguistique, mais aussi et surtout le positionnement de l'auteur et de son œuvre dans un répertoire, c'est-à-dire dans un ensemble de textes auquel un ou plusieurs groupes d'acteurs du système d'arrivée reconnaissent une certaine légitimité. L'inscription de l'œuvre de Lukács dans plusieurs répertoires – la collection « Saggi » chez Einaudi, le canon de la critique littéraire marxiste, le panthéon de l'engagement antifasciste – lui a assuré un capital symbolique plus grand et plus stable. Dans cette perspective, les modalités de fabrication de l'œuvre sont fondamentales et, plus souvent qu'on ne le pense, elles consistent en une véritable invention, réalisée *ex novo* dans le champ d'arrivée, comme dans le cas de *Il marxismo e la critica letteraria*. Alors le positionnement de la nouvelle œuvre dans un ou plusieurs champs est tout aussi essentiel. Le rôle de Solmi et Cases a été déterminant pour situer *Il marxismo e la critica letteraria* et la *Breve storia* avant tout dans le champ



littéraire, à travers notamment l'association entre les positions de Lukács (encore peu connu en Italie), d'Einaudi (en progressive ascension) et de Cases (au début de sa carrière de critique). C'est typiquement un cas d'« échange inégal », selon la formule de Pascale Casanova<sup>63</sup>.

50 La « lecture », enfin, est à son tour une prise de position qui répond notamment aux logiques du système d'arrivée. L'ensemble de ces prises de position ne comprend pas seulement les écrits *sur* un auteur ou une œuvre donnés, mais aussi l'adoption d'une posture (s'il s'agit d'un auteur), d'une méthode (s'il s'agit d'un texte scientifique) ou d'une poétique (s'il s'agit d'un texte littéraire). En les reproduisant, les acteurs du système d'arrivée réalisent de différentes façons ce que Itamar Even-Zohar appelle une « interférence<sup>64</sup> » : de l'essai critique ou la reprise à ce que l'on pourrait définir comme le prolongement d'un geste, comme quand Cases relit à travers les catégories de Lukács la littérature italienne contemporaine. Dans ce cas aussi, la notion de traduction dépasse largement l'horizon du simple texte.

51 Mais ce que je voudrais surtout souligner c'est qu'une sociologie historique de la traduction permet d'échapper au déterminisme qui est encore aujourd'hui au cœur de tant d'études sur la traduction. Celles-ci jugent souvent tant les transpositions linguistiques que les opérations sociales qui les accompagnent à partir de critères de valeur liés à la situation actuelle et qui sont rarement interrogés. Si je me suis amusé à superposer, dans l'expression « le sens de la lutte », le matérialisme marxiste et la sociologie bourdieusienne, c'est pour montrer que si l'espace des possibles qui a produit la *Breve storia* était historiquement et socialement déterminé, les résultats des opérations de sélection, marquage et lecture ne l'étaient pas. La *Breve storia* aurait pu ne pas être traduite ; ou elle aurait pu être traduite chez un autre éditeur ; ou encore, elle aurait pu être publiée par Einaudi, mais avoir été traduite par un autre traducteur, ou bien avoir été traduite par Cases, mais dix ans plus tard, dans un contexte complètement différent et avec un tout autre sens. Reconstituer l'espace des possibles, les intérêts spécifiques des acteurs, les enjeux de la traduction dans le passé sert à garder en vie le sens de la lutte, quelle que soit la signification qu'on lui attribue, dans notre présent.

---

## Notes

1 György Lukács, « Die deutsche Literatur im Zeitalter des Imperialismus. Abriß ihrer Hauptströmungen », *Internationale Literatur* 3 (p. 53-65), 4 (p. 62-68) et 5 (p. 70-84) ; « Fortschritt und Reaktion in der deutschen Literatur », *Internationale Literatur* 8/9 (p. 82-103) et 10 (p. 91-105).

2 Pier Carlo Bontempelli, *Storia della germanistica. Dispositivi e istituzioni di un sistema disciplinare*, Rome, Artemide, 2000, notamment les chapitres 4 et 5.

3 Que l'on songe, parmi les manuels universitaires d'histoire de la littérature allemande, à *Profilo storico della letteratura tedesca* d'Anton Reiningger (1996), *Breve storia della letteratura tedesca dalle origini ai giorni nostri* de Viktor Žmegač (traduite chez Einaudi en 1995) et *Storia della letteratura tedesca* de Michael Dallapiazza et Ulrike Kindl (2001). L'influence de la méthode de Lukács est encore plus évidente dans certains manuels pour les lycées, parmi les plus répandus dans les écoles italiennes, inspirés au matérialisme marxiste, comme *Storia della letteratura italiana* de Carlo Salinari et Carlo Ricci (1969), *Il materiale e l'immaginario* de Remo Ceserani et Lidia De Federicis (1979) et *La scrittura e l'interpretazione* de Romano Luperini, Pietro Cataldi et Lidia Marchiani (1996).

4 Je pense avant tout aux études de Pascale Casanova et Gisèle Sapiro, mais aussi à *l'Histoire des traductions en langue française* dirigée par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson. Dans cette perspective se situe également le projet que je coordonne : *LTit – Letteratura tradotta in Italia*, commencé en 2013 grâce à un financement « Futuro in Ricerca » du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche italien ; le projet se poursuit aujourd'hui grâce à un financement PON-AIM du Fonds Social Européen : [www.ltit.it](http://www.ltit.it).

5 Pierre Bourdieu, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées [1990] », *Actes de la recherche en sciences sociales* 145, 2002 (p. 3-8).

6 Archivio di Stato di Torino, [AE], Giulio Einaudi Editore, Segreteria editoriale, Corrispondenza con autori e collaboratori italiani (<https://archiviodistatorino.beniculturali.it/fondi/?id=1563>).

7 Sur la notion d'« individuation » et pour une proposition théorique plus complète, je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Traiettorie. Studi sulla letteratura tradotta in Italia*, Macerata, Quodlibet, 2019.

8 Lettre d'Elio Vittorini à Felice Balbo, 10 novembre 1947, AE, Documenti Politecnico. Les essais en question sont « Prussianesimo e nazismo attraverso la letteratura », *Il Politecnico* 33, 1946, et « La crisi della filosofia borghese e le filosofie della crisi », *Il Politecnico* 39, 1947.

9 Luisa Mangoni, *Pensare i libri. La casa editrice Einaudi dagli anni Trenta agli anni Sessanta*, Torino, Bollati Boringhieri, 1999, p. 363 et suiv.

10 *Ibid.*, p. 364.

11 Probablement *A polgári filozófia válság*, 1947, *La crise de la philosophie bourgeoise*. Sur l'histoire éditoriale des publications de Lukács, voir la bibliographie éditée par Maruyama Keiich, disponible en ligne : <https://gyorgylukacs.wordpress.com/bibliografia/>.

12 Lettre de Carlo Muscetta à Giulio Einaudi, 20 octobre 1947, citée dans Luisa Mangoni, *Pensare i libri*, p. 366.

13 *Essais sur le réalisme*, un assemblage de deux textes alors parus seulement en Hongrie : *Balzac, Stendhal, Zola*, 1945, et *Nagy orosz realisták*, 1946.

14 « Le roman historique » : *Исторический роман [Istoričeskij roman]*, dont les chapitres avaient paru séparément dans la revue russe *Литературный Критик [Literaturnyj kritik]* en 1937-1938 et en un seul volume, en Hongrie, en 1947, sous le titre *A történelmi regény*, alors que l'édition allemande, *Der historische Roman*, n'est publiée qu'en 1955.

15 Luisa Mangoni, *Pensare i libri* ?, p. 365 (note).

16 *La destruction de la raison*, qui paraîtra en 1954 sous le titre *La distruzione della ragione*.

17 *Antologia Einaudi 1948*, éd. par Cesare Pavese, Turin, Einaudi, 1949, p. 346. Le texte en question est *Tolstoj e i contadini*.

18 Luisa Mangoni, *Pensare i libri*, p. 365.

19 Lettre de Delio Cantimori à Felice Balbo, 5 mars 1949, citée dans Luisa Mangoni, *Pensare i libri*, p. 476 (note).

20 Lettre de Felice Balbo à Antonio Giolitti, 15 octobre 1948, citée dans Luisa Mangoni, *Pensare i libri*, p. 365 (note).

21 Voir la lettre d'Antonio Giolitti à Luciano Foà du 6 février 1952, citée dans Luisa Mangoni, *Pensare i libri*, p. 366 : « Je partage [...] l'avis de Solmi quant au livre de Lukács sur *Marx e Engels storici della letteratura*. Il y a un bon moment, Cantimori et moi en avions recommandé la traduction, et nous voulions faire traduire l'autre livre aussi, celui qui s'intitule *Progrès et réaction dans la littérature allemande*. Il reste sûrement une fiche de lecture quelque part. Si mes souvenirs sont bons, l'affaire n'eut alors pas de suite car il nous manquait l'accord de l'auteur ». Le volume *Karl Marx et Friedrich Engels historiens de la littérature*, publié par Aufbau en 1948, comprend quatre études parues dans la revue *Internationale Literatur* entre 1933 et 1940.

22 *I verbali del mercoledì. Riunioni editoriali Einaudi 1943-1952*, éd. par Tommaso Munari, Turin, Einaudi, 2011, p. 357.

23 Luigi Forte, *Intervista a Cesare Cases*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2006, p. 24.

24 Cesare Cases, *Confessioni di un ottuagenario*, Rome, Donzelli, 2003, p. 94.

25 *Id.*, « Prefazione », in : György Lukács, *Il marxismo e la critica letteraria*, nuova edizione, Turin, Einaudi, 1964, p. 7.

26 Introduction aux écrits esthétiques de Marx et Engels, parue en hongrois en 1945, puis sous le titre « Einführung in die ästhetischen Schriften von Marx und Engels » dans *Sinn und Form*, en 1953.

27 Notamment : *La polemica tra Marx, Engels e Lassalle sulla tragedia Franz von Sickingen (Die Sickingen-Debatte zwischen Marx, Engels und Lassalle)*, *Friedrich Engels teorico e critico della letteratura (Friedrich Engels als Literaturtheoretiker und Literaturkritiker)*, *Marx e il problema della decadenza ideologica (Marx und das Problem des ideologischen Verfalls)* et *Tribuno del popolo o burocrate? (Volkstribun oder Bürokrat?)*.

28 Cesare Cases, « Prefazione », p. 7.

29 AE, Cesare Cases.

30 *I verbali del mercoledì*, p. 492. L'ouvrage d'Adorno sera traduit par Solmi.

31 AE, Cesare Cases. Les Archives Einaudi gardent la réponse de Lukács aux questions que lui avaient posées Cases et Solmi.

32 Cases a publié une partie de sa correspondance avec Lukács dans *Su Lukács*, Turin, Einaudi, 1985, mais seulement à partir de 1958. Il est probable que d'autres lettres soient conservées aux

Archives Lukács à Budapest et dans le fonds Cases actuellement déposée au Centro Studi Franco Fortini de l'Université de Sienne.

33 Cesare Cases, « Il pensiero estetico di Lukács », *Notiziario Einaudi* II, 9, septembre 1953, p. 4.

34 *Ibid.*

35 Benedetto Croce, « Georg Lukács : Goethe und seine Zeit », *Quaderni della Critica*, 14, juillet 1949 (p. 110-112).

36 Lettre d'Italo Calvino à Valentino Gerratana, 30 septembre 1953, citée par Luisa Mangoni, *Pensare i libri*, p. 365, note.

37 Sur les échanges entre Cases et Solmi à propos de la traduction, voir AE Cesare Cases.

38 *I verbali del mercoledì*, p. 123.

39 György Lukács, *Breve storia della letteratura tedesca dal Settecento a oggi*, Turin, Einaudi, 1956, p. 11.

40 Voir Renato Solmi, « Viaggio in Germania », *Notiziario Einaudi* III, 9, septembre 1954, (p. 1-3 et 10), et les trois « Lettere dalla Germania » de Cases, parues dans *Il contemporaneo* 6, 20 et 27 novembre 1954.

41 Voir Cesare Cases, « Alcune vicende e problemi della cultura nella RDT », *Nuovi argomenti* 34, 1958, (p. 1-49).

42 György Lukács, *Breve storia della letteratura tedesca*, p. 9-10.

43 Voir Anna Boschetti, « La genesi delle poetiche e dei canoni. Esempi italiani (1945-1970) », et Michele Sisto, « Mutamenti del campo letterario italiano 1956-1968: Feltrinelli, Einaudi e la letteratura tedesca contemporanea », *Allegoria* 55, 2007 (p. 42-85) et (p. 86-109).

44 Fiche de lecture Einaudi n. 21, mars 1956 : György Lukács, *Breve storia della letteratura tedesca dal Settecento ad oggi*.

45 Cesare Cases, « La storia della letteratura tedesca fuori dagli schemi dell'“intelletto” e del “sentimento” », *Notiziario Einaudi* V, 4, avril 1956, p. 5.

46 *Ibid.*

47 *Ibid.* La *Deutsche Literaturgeschichte* d'Emil Brenner, parue en 1934, atteint en 1977 sa dix-neuvième édition et les 200 000 exemplaires. Le schéma de l'évolution de la littérature allemande, *Der Ablauf der deutschen Kultur*, est donné à l'intérieur de la couverture.

48 Que l'on songe à Giovanni Vittorio Amoretti, *Storia della letteratura tedesca* (1936) et Rodolfo Bottacchiari, *Storia della letteratura tedesca* (1941). Les deux ouvrages ont été écrits par des germanistes qui ont fait carrière à l'Université sous le fascisme ; ils ont été réédités à plusieurs reprises après la guerre.

49 Cesare Cases, « La storia della letteratura tedesca fuori dagli schemi dell'“intelletto” e del “sentimento” », p. 6.

50 *Id.*, « Un carteggio », in : *Id.*, *Su Lukács*, (p. 152-153).

51 *Id.*, « La monade tedesca », *Il Contemporaneo* I, 32, 6 novembre 1954, p. 5 : c'est la première des « Lettere dalla Germania » citées plus haut.

52 *Id.*, « La storia della letteratura tedesca fuori dagli schemi dell'“intelletto” e del “sentimento” », p. 5.

53 Anna Boschetti, *op. cit.*

54 Cesare Cases, « Un ingegnere de letteratura », *Mondo operaio (Supplemento scientifico-letterario)* XI, 5, mai 1958, p. 7.

55 *Id.*, « Prefazione », in : Ferdinando Galiani, *Dialogo sulle Donne e altri scritti*, Milan, Feltrinelli, 1957, p. XVI.

56 *Id.*, « “I promessi sposi” e la critica progressista », *Notiziario Einaudi* V, 3, mars 1956, p. 6.

57 *Id.*, « Il totem e il clan. Profilo di Prezzolini », *Il Contemporaneo* II, 8, 19 février 1955, p. 3.

58 Pour plus de détails sur ces jugements, voir Michele Sisto, « Un fuorilegge della critica. Cesare Cases critico militante negli anni cinquanta », in : Anna Chiarloni, Luigi Forte et Ursula Isselstein (éd.), *Per Cesare Cases. Atti della Giornata di studio (Torino, 24 novembre 2008)*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2010 (p. 99-118).

59 Cesare Cases, « Storia di un cane », *Passato e Presente* I, 3, mai-juin 1958, p. 380.

60 *Ibid.*

61 *Id.*, « Un ingegnere de letteratura », p. 7, 12, 13.

62 La marginalité de Lukács en Italie fait qu'aujourd'hui, ni Einaudi, ni Mondadori, ni Feltrinelli ne publient plus ses œuvres, alors que le site [gyorgylukacs.com](http://gyorgylukacs.com) les rend disponibles dans leur version scannée que ces éditeurs s'en inquiètent.

63 Pascale Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales* 144, septembre 2002, (p. 7-20).

64 Itamar Even-Zohar, « Polysystem Studies », *Poetics Today* XI, 1, 1990, (p. 53-70).

---

## **Pour citer cet article**

### *Référence papier*

Michele Sisto, « « Le sens de la lutte ». La *Breve storia della letteratura tedesca* de György Lukács en Italie (1945-1958) », *Revue germanique internationale*, 32 | 2020, 107-129.

### *Référence électronique*

Michele Sisto, « « Le sens de la lutte ». La *Breve storia della letteratura tedesca* de György Lukács en Italie (1945-1958) », *Revue germanique internationale* [En ligne], 32 | 2020, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rgi/2578> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rgi.2578>

---

## **Auteur**

### **Michele Sisto**

Michele Sisto est maître de conférences à l'Università Gabriele d'Annunzio di Chieti-Pescara. Il anime le projet *Letteratura tradotta in Italia* ([www.ltit.it](http://www.ltit.it)) et a notamment publié *Traiettorie. Studi sulla letteratura tradotta in Italia* (2019).

---

## **Traducteur**

*Michela Passini*

---

## **Droits d'auteur**

Tous droits réservés